

« OURS » JE NE SUIS POUR MON PUBLIC QUE J'AIME ET LE « FORCING » N'EST PAS MON FORT...

Vendredi 13, jour faste pour notre ville tout heureuse de recevoir l'enfant terrible de la chanson, le poète mordant aux allures de mauvais garçon et bon garçon jusqu'au bout des ongles.

Qui ne connaît Brassens et désire l'approcher s'attend à rencontrer l'ours armé d'une guitare et tournant en rond dans sa loge en attendant l'heure d'entrer en « piste ».

Détrompez-vous, car si l'occasion se présente vous aurez devant vous le plus charmant garçon du monde, courtois à souhait, et prêt à répondre aux plus insidieuses questions.

Sétois d'origine et demeuré méridional jusqu'au plus profond du cœur, Georges Brassens a bien voulu nous recevoir dans sa loge, quelques instants avant le spectacle. Le seul nom de notre journal fut comme un « Sésame ouvre-toi » et nous ne pouvions recevoir meilleur accueil.

L'ours de la légende était devenu agneau et prêt à causer à bâtons rompus. Le départ était donné. Questions et réponses allaient s'enchaîner pour le plaisir de l'un et de l'autre.

Bien sûr, Georges Brassens connaissait Millau, en tourisme seulement, puisque jamais l'occasion ne lui avait été donnée d'y présenter un récital.

« Je n'ai eu aucune surprise en apprenant que je viendrais chez vous, nous confiait-il, m'en remettant, les yeux fermés, à mon impresario. »

— Avez-vous quelque appréhension à vous présenter devant un public inconnu comme celui de ce soir ?

— Absolument pas. Le succès est à peu près général. Je fais de rares tournées. Les risques de saturation sont donc réduits. Je n'aime pas le « forcing ». Je travaille trois mois par an.

*

* *

— Vous êtes sûr de vous, conscient de votre réputation, mais ne craignez-vous pas, parfois... l'imprévisible ?

— Je ne crois pas. Je sens très nettement que le public m'est acquis et, si des « pépins » se sont produits au cours de ma carrière c'est seulement tout au début. Il faut une adaptation. Si j'ai fait ma carrière dans la chanson c'est qu'on m'y a poussé, précipité presque. Vous savez combien le nom de Patachou est lié au mien et le rôle qu'elle a joué dans ma vie. C'est elle qui a décidé de beaucoup de mes chansons.

» J'avais trente ans alors, et aucune inclination à monter sur les planches. Je n'étais nullement préparé pour chanter en public.

» C'est de là tout simplement où me vient ma réputation d'ours. »

*
* *

— Vous avez pas mal de « têtes de Turcs » dans vos chansons. Faut-il y voir de l'humour gratuit ou de l'humour quelque peu « revanchard » ?

— J'avoue que dans ma jeunesse je m'étais composé une petite philosophie anarchiste et c'est d'instinct que j'ai foncé dans les sujets que vous connaissez et dont mon public est friand. J'avoue également que mon tempérament me pousse plutôt du côté du voleur que du gendarme et une fois lancé, le public me suit complaisamment.

— Il faut alors voir dans vos chansons le reflet de vos propres pensées ?

— Si vous voulez, mais il y a aussi le goût du public. Les deux se mélangent. Une sorte de brassage se passe inconsciemment en moi. Je compose pour moi-même, mais aussi pour le public. Réellement Je n'y pense pas trop. C'est instinctif.

— Si nous parlions public à présent ? Paris ou la province ? L'un des deux est-il plus « coriace » ?

— Le public est partout le même et partout différent. Qu'on le veuille ou non c'est une minorité qui décide et qui crée le climat. Il y a partout un « minimum démonstratif ». La minorité agissante fait que ça va ou que ça ne va pas.

— Une certaine classe dans ce public vous est sans doute plus nettement acquise ?

— Evidemment. Pour moi le meilleur terrain s'étend de 25 à 35 ans. C'est très nettement le plus accessible. Chez les jeunes j'attire plutôt les intellectuels... Ma génération m'a suivi, Rien de plus normal.



A droite : L'instant de l'autographe. — A gauche : Sur la scène du Royal, à Millau.

— Vous êtes avant tout le poète de la chanson. Pourquoi ne pas vous demander quel est votre poète préféré ?

— Comme partout, j'ai évolué. de seize à vingt ans je m'écriais : Victor Hugo c'est un c... (sic). J'ai fait ma crise de surréalisme. Villon m'attire... En vérité il y a de quoi se nourrir partout...

— S'il fallait vous rapprocher de l'un d'eux, duquel ?

— Je crois être plus près d'Aragon que de Francis Jammes.

BRASSENS... C'EST BRASSENS

Il ne nous restait plus qu'à remercier Georges Brassens de nous avoir si gentiment reçu

et d'aller prendre place dans la salle où commençait aussitôt le spectacle. Villon, Aragon, Francis Jammes ? Tous et aucun. Brassens fut avant tout Brassens... Oui, c'est lui qu'on écoutait, peut-être, et souvent, sans l'entendre car les yeux fixés sur le poète, chacun s'était évadé inconsciemment de lui-même pour ne suivre que la pensée du poète dans une sorte d'infini où plus rien ne se distinguait si ce n'est une sorte de lumière jaillie de l'inspiration d'un troubadour des temps modernes courant sur les routes de France sous le nom de Georges Brassens. —

(Texte et photos de
L. BRETOU)